

Entretien avec Patrick Couratin éditeur



Tout est bon dans le bébé, Crapule 1, 1985

par Anne-Laure Cognet et Annick Lorant-Jolly

Un autre témoignage personnel : Patrick Couratin a accepté de dévider le fil de ses souvenirs sur l'aventure partagée avec Harlin Quist et François Ruy-Vidal, puis sur sa collaboration avec Nicole Claveloux autour de la revue *Okapi*. Une interview qui fait revivre l'esprit d'une époque : les années 70.

Annick Lorant-Jolly : Pour commencer, pouvez-vous vous présenter à nos lecteurs ? Nous reviendrons ensuite sur Nicole Claveloux.

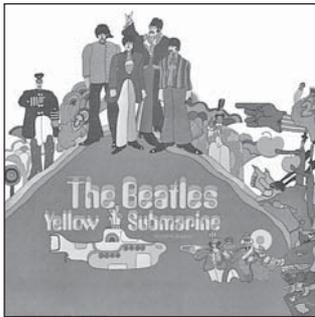
Patrick Couratin : actuellement, j'ai un studio de création d'affiches de spectacles. Et puis, je coédite des livres pour la jeunesse avec Le Seuil et les éditions du Panama. Cela s'est fait un peu par hasard, à la mort de l'éditeur Harlin Quist. J'avais deux titres et je me suis demandé qui pourrait publier ces livres. Je me suis adressé au Seuil qui m'a proposé une co-édition. C'était quand même un beau cadeau : finis les problèmes de trésorerie ! Ensuite, quand les éditions de La Martinière ont racheté Le Seuil, une dizaine de personnes sont parties pour créer Panama et je les ai suivies. Il me reste un auteur que je coédite avec le Seuil, Gilles Bachelet, pour des raisons contractuelles. En tout, cela fait une vingtaine de titres avec ces deux éditeurs, ce qui est peu.

A.L.J. : Quand et comment avez-vous rencontré Nicole Claveloux ?

P.C. : J'ai connu Nicole en 1970 au Salon du livre de Francfort. J'avais rencontré Harlin Quist et François Ruy-Vidal juste deux mois avant : j'avais écrit et illustré



Richard Hughes, ill. Nicole Claveloux : *Gertrude & la sirène* (détail),
Publié par François Ruy-Vidal aux éditions Quist-Vidal.
copyright © 1971 illustrations, Nicole Claveloux et Harlin Quist



Heinz Edelman :
Yellow Submarine



Richard Hughes, ill. Nicole Claveloux : *Gertrude & la sirène*
Publié par François Ruy-Vidal aux éditions Quist-Vidal.
copyright © 1971 illustrations, Nicole Claveloux et Harlin Quist



un livre que Quist voulait éditer. Je suis allé à Francfort et là, j'ai rencontré Nicole et Bernard Bonhomme, très amis à l'époque. Je les ai ramenés en voiture à Paris, dans ma Volkswagen. Après on s'est beaucoup, beaucoup vu. Ils habitaient l'un et l'autre à Boulogne dans le même immeuble. 1970, c'était l'année où elle a publié *Alala* et il n'y avait que ce livre-là pour habiller le stand d'Harlin Quist : le verso de la couverture blanche, le recto de la couverture noire, ce qui faisait un effet graphique formidable. Ça avait une force...

A.L.J. : Donc, ce n'est pas vous qui avez mis en relation Nicole Claveloux avec Harlin Quist ?

P.C. : Non, pas du tout, il faut mettre ça au crédit de Ruy-Vidal qui avait vu, je crois, des dessins d'elle dans *Planète* et dans *Plexus*. C'est lui qui a, d'ailleurs, écrit l'histoire pour elle dans l'album *Hugo Brisefer*.

Nicole, jusqu'en 1980 au moins, a épousé les modes. Par exemple, *Alala* était très inspiré par Heinz Edelman, un grand illustrateur allemand, qui avait fait *Yellow Submarine*. Si vous regardez *Yellow Submarine* et *Alala*, on est complètement dans le même registre hippie. Elle avait beaucoup de facilité à dessiner et une capacité à saisir - pas du tout sous la forme du plagiat mais en y puisant son inspiration - l'esprit de l'époque. À partir des années 80, elle est vraiment devenue Nicole Claveloux.

Anne-Laure Cognet : Pouvez-vous citer d'autres illustrateurs importants qui ont influencé Nicole Claveloux ?

P.C. : Non, elle était dans l'air du temps. Heinz Edelman, lui, l'a vraiment influencée, je pense qu'elle le reconnaîtra aisément.



« Le Débat de Cactus acide et Beurre fondu » dans *Okapi*, n°463, mars 1991, Bayard-Presses

ment. *La Forêt des lilas* et puis *Le Voyage extravagant d'Hugo Brisefer* sont plus dans une mode du dessin outré... toute cette ligne qu'on retrouvait dans *Plexus*, avec Topor et bien d'autres. Vous pouviez dessiner en noir et blanc, ça ne posait pas de problème.

Quand j'ai connu Nicole, elle travaillait beaucoup pour la presse, pour la publicité. Elle commençait à *Okapi*. Il faut savoir d'ailleurs que le personnage de Grabote n'a pas été créé pour *Okapi*, mais chez Quist où il y a eu deux albums de *Grabote* avant que ce ne soit repris dans la revue *Okapi*. (NDLR : article de Denys Prache, p.95).

J'ai pris la direction artistique d'*Okapi* en 1982 et ce pendant 13 ans. Là j'ai continué à travailler avec Nicole. Elle avait sa rubrique : deux personnages qui s'appelaient Cactus Acide et Beurre Fondu. Et elle illustrait beaucoup de dossiers thématiques... Jusqu'aux années 80, elle avait un agent et faisait pas mal de publicité. Aujourd'hui les illustrateurs ne font plus de pub, c'est fini.

A.L.J. : C'était une époque où il y avait une espèce d'abolition des frontières.

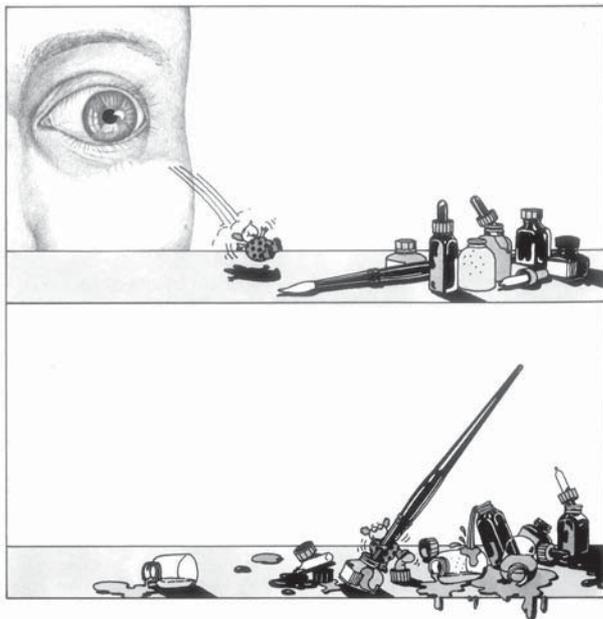
P.C. : Pas uniquement pour cette raison, maintenant il y a l'informatique qui a cassé quelque chose. On fabrique des images, on ne les crée plus.

A.L.C. : Le métier de graphiste a pourtant pris une autre ampleur.

P.C. : Oui, mais il n'y a plus de sens typographique. Un livre ce n'est pas uniquement des images et un texte, c'est un ensemble, avec l'équilibre du blanc, du noir, du texte, etc. Robert Delpire, lui, avait ce sens aigu de la composition graphique. Il faut que je remonte un peu en arrière pour vous faire comprendre d'où vient mon intérêt pour le livre jeunesse, ce n'est pas parce que j'aime les enfants – je ne les déteste pas non plus. J'étais aux Beaux-Arts à Bayonne en 1966, je passais beaucoup de temps dans les librairies, et je suis tombé sur *Tom et Tabby*, publié par Delpire, illustré par André François. J'ai ouvert cet album et j'ai vu la page de titre... uniquement typographique. J'ai eu un choc, et je dois vraiment remercier Delpire. C'est ça qui a déclenché mon intérêt pour le livre jeunesse. Ensuite, j'ai découvert les premiers livres de Quist, Delessert, etc. Auparavant il n'y avait rien, c'était un désert.

A.L.J. : Ça rejoint peut-être aussi quelque chose qui était caractéristique, non seulement de l'édition chez Harlin Quist mais aussi au Sourire qui mord, le fait de considérer que, dans les livres destinés à des enfants, on n'était pas obligé de les traiter comme tels, de les enfermer dans un leur statut... que ces livres pouvaient s'adresser à tous.

P.C. : Les enfants acceptent tout et on peut tout leur proposer, après c'est juste



Nicole Claveloux : *Gare à Grabote !*, © Harlin Quist, 1974

image de Nicole Claveloux pour
Le Géranium sur la fenêtre vient de mourir mais toi, maîtresse,
tu ne t'en es pas aperçue, d'Albert Cullum,
 © Harlin Quist, 1978



une question de morale. À l'époque on s'en moquait totalement. Jamais on n'aurait testé un livre auprès des enfants, surtout pas.

Paradoxalement, j'étais peut-être le seul illustrateur à m'intéresser à la typographie, à la forme du livre, à l'objet, etc. Donc, très vite, Quist et Ruy-Vidal m'ont demandé de m'occuper des « maquettes » – mot que je déteste – disons de la conception graphique. J'ai fait le lien entre les deux éditeurs – comme directeur artistique en somme. J'apportais ce regard-là. Nous n'avions pas de bureau, c'était l'anarchie et la gabegie totale : un franc gagné c'était deux francs dépensés. Je me souviens parfaitement d'un soir où l'on dînait avec Nicole (je ne sais plus pour quel livre), et Quist lance, avec sa voix tonitruante et son accent américain : « Combien tu veux Nicole ? Quel pourcentage tu veux ? » Et elle lui répond : « Oh, 0% de rien, de toute façon c'est rien ».

A.L.J. : Bien dans l'esprit de l'époque aussi, époque qui n'était pas marchande.

P.C. : Chez Harlin Quist, ça a duré jusqu'à la fin de ses jours. En 1997, lorsque j'ai recommencé à travailler avec lui, cela a continué, je devais m'occuper de ses affaires, un peu comme son père. Par contre sur la fabrication, Quist ne transigeait pas. On imprimait en Suisse et il était très attentif au soin apporté. En 1967, il y a eu un numéro spécial de la Revue suisse *Graphis*¹, consacré aux livres de jeunesse et Quist avait fait l'article sur les États-Unis, un excellent article. En fait, il n'y avait que deux éditeurs pour la jeunesse, Quist et Delpire, à avoir cette exigence sur la fabrication. Par exemple, dans les livres de Quist il y avait des jaquettes, dans la tradition américaine.

Entre Quist et Ruy-Vidal l'aventure avait commencé en 1967.

J'ai donc travaillé seulement deux ans avec Ruy-Vidal, jusqu'au clash de 1972. Après je suis resté avec Quist, et nous avons publié ensemble jusqu'en 1983.

En 1978, Quist a publié *Le Géranium sur la fenêtre...* et, aux États-Unis, il s'est vendu à 400 000 exemplaires. Un jour que j'étais allé chercher Quist à l'aéroport, il m'a dit « On achète une boutique », il avait l'argent liquide dans la poche. Il a donc pris un bail rue du Cherche-Midi, une très belle boutique qui faisait librairie. Cela a duré quelques années, et puis, à la fin, on en a eu tous assez. On a dit « on arrête ». Il n'y a même pas eu de dépôt de bilan, rien...

Au milieu de cette bande d'illustrateurs, Nicole a toujours navigué, elle est toujours restée très indépendante finalement. Il faut savoir qu'elle était très sage : elle travaillait pour assurer ses besoins mais, après, elle se laissait du temps pour elle. C'est ça, sa force. Elle a toujours été d'une sagesse formidable et un peu sauvage : elle n'allait jamais à un vernissage par exemple.

A.L.J. : Après la fin des éditions Harlin Quist, que s'est-il passé pour Nicole Claveloux ?

P.C. : C'est à ce moment qu'a démarré Gallimard Jeunesse pour qui nous avons tous travaillé (j'étais encore illustrateur). Pierre Marchand avait d'ailleurs rendu hommage à Quist, il avait dit : « Sans Quist je ne serais pas là où je suis ». Il a créé la collection *Enfantimages*, entre autres.

Gallimard a été le premier gros éditeur à créer un vrai département Jeunesse. Pierre Marchand était un grand éditeur. En 83, quand j'ai arrêté avec Harlin Quist, j'avais déjà pris la direction artis-



R. Kipling : *Le Chameau et sa bosse*, traduit par P. Gripari et dessiné par N. Claveloux, 1979 (*Enfantimages*)

Tout est bon dans le bébé, un livre de Nicole Claveloux sur un texte volé à La Bruyère, *Crapule !*, 1985





Mes Chers voisins, texte de Marie-Ange Guillaume, peintures de Nicole Claveloux, Seuil/Patrick Couratin, 2003

tique d'Okapi et j'étais aussi directeur artistique d'une maison de disques. J'ai créé la société Crapule ! avec le patron de cette maison de disques, en 1984. On publiait des albums qui ont été diffusés par Futuropolis. C'était l'époque un peu de la « branchitude », si vous voyez ce que je veux dire. J'ai fait avec Nicole *Tout est bon dans le bébé*, un grand album 30 x 30 qui a bien marché.

A.L.J. : Qu'est-ce que vous diriez de son œuvre ? de ses styles ?

P.C. : C'est difficile de dire précisément ce que j'aime dans son œuvre, par exemple, quand elle a fait les deux *Gertrude* chez Quist, ça m'a complètement ébloui. Mais on ne peut pas les rééditer aujourd'hui. Ce sont les livres d'une époque. J'admire sa manière de travailler : quelle habilité ! quelle rapidité ! elle est vraiment brillante. Nicole, comme beaucoup de créateurs qui ont du talent

– Galeron par exemple – est d'une extrême souplesse : je ne me suis jamais privé de lui dire quoi que ce soit, je n'ai jamais pratiqué la langue de bois, et ça ne pose aucun problème. Elle est très à l'écoute, c'est une qualité. Elle n'a pas fait que du bon. Mais le meilleur c'est le meilleur. Par exemple, vous connaissez l'album *Mes chers voisins* ? Quand j'ai vu les peintures de Nicole, j'ai voulu qu'on en fasse un livre. On a écrit un texte dessus. Et, même si ça n'a pas très bien marché, ce n'est pas grave. Dans cet album justement, comme ce sont des peintures de différents formats, j'ai recadré, j'ai même déplacé des choses. À chaque fois je lui demandais : « Nous sommes d'accord ? Je fais ça ? » Elle me répondait : « Tu fais comme tu veux ».

A.L.C. : Elle peut être très ferme et, en même temps, je la trouve d'une extrême liberté avec sa propre œuvre. Elle ne se l'approprie pas totalement. Elle laisse la possibilité aux autres d'y entrer.

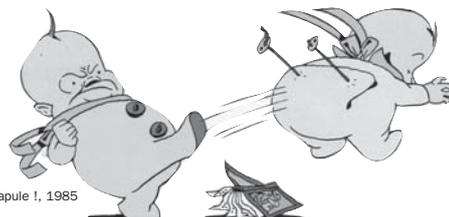
P.C. : Parce qu'elle n'a pas un ego surdimensionné, ce qui est rare...

A.L.C. : Elle explore des veines différentes selon les périodes.

P.C. : Ça, c'est Nicole : l'envie est là, et puis elle est ailleurs...

Mais elle a peut-être fait aussi des livres qu'elle n'aurait pas dû faire, des livres inutiles. Parce qu'elle avait du temps. Souvent les héros sont fatigués. Nicole, elle, n'est jamais fatiguée.

1. *Graphis*, n°131 : « Illustration des livres d'enfants », Walter Herdeg, the Graphis Press, Mai 1967



Tout est bon dans le bébé, Crapule 1, 1985